

## Un théologie nestorien : Babai le Grand (VIe-VIIe s.) (Suite et fin.)

In: Échos d'Orient, tome 23, N°136, 1924. pp. 395-399.

---

Citer ce document / Cite this document :

Grumel Venance. Un théologie nestorien : Babai le Grand (VIe-VIIe s.) (Suite et fin.). In: Échos d'Orient, tome 23, N°136, 1924. pp. 395-399.

doi : 10.3406/rebyz.1924.4474

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rebyz\\_1146-9447\\_1924\\_num\\_23\\_136\\_4474](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rebyz_1146-9447_1924_num_23_136_4474)

---

## UN THÉOLOGIEN NESTORIEN

# BABAI LE GRAND (VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> s.)

(Suite et fin.)

### AUTRES POINTS DE LA THÉOLOGIE DE BABAI

Il ne nous reste plus qu'à exposer brièvement quelques autres points de la théologie de Babai sans relation ou en relation moins étroite avec le problème de l'union christologique. Là aussi nous verrons refléter la pensée nestorienne.

1. — *La sotériologie de Babai*, en premier lieu, sans être aussi explicite dans l'ouvrage que nous avons analysé que celle de Nestorius (1), lui est cependant identique. Dieu le Verbe lui paraît n'être pour rien dans l'œuvre propre de la Rédemption. Son action dans ce mystère ne consiste qu'à perfectionner et exalter celui qui souffre et qui meurt. « Il l'a laissé souffrir pour le but de l'économie, pour qu'il payât la dette qu'Adam avait contractée par sa désobéissance. » (2) C'est donc bien l'homme Jésus qui, sans le Verbe, mérite notre salut, parce que c'est lui qui, sans le Verbe, obéit, souffre et goûte la mort. Quant à la dette contractée par Adam, il n'est point précisé à qui elle est due et payée.

*Le sacerdoce du Christ*, par suite, n'est pas le fait du Verbe. Il est fonction de l'homme seul.

Il a été appelé prêtre dans son humanité parce que, par lui, en un seul esprit, nous sommes arrivés à la connaissance de la vérité, et qu'il nous a arrachés à la puissance des ténèbres et nous a conduits à la vraie familiarité [divine] et a ôté le péché, et l'a fixé à sa croix, et nous a donné propitiation et rédemption dans son sang, et par lui a été donné le souverain sacerdoce dans son Église : *Pasce oves meas* (3).

Et ces paroles ne s'appliquent point à la commune personne du Christ, car, un peu plus loin, après avoir cité plusieurs textes de l'Épître aux Hébreux, il ajoute :

(1) Cf. M. JUGIE, *Nestorius*, p. 218 sq.

(2) *De unione*, p. 140, 16-19.

(3) P. 174, l. 11-17.

Il est évident, et connu, et clair pour les sages et les habiles dans les Écritures, que ces choses conviennent à l'humanité du Christ, à cause de l'union, non à sa divinité. Car Dieu le Verbe n'a pas de sang, puisqu'il est esprit, et n'est pas entré récemment dans le ciel, puisqu'il est infini et remplit le ciel et la terre comme le Père et le Saint-Esprit. Et il ne peut se faire qu'une seule nature et hypostase s'offre à elle-même une hostie, et qu'elle-même reçoive pour elle-même la même hostie (1).

Un autre texte est encore plus explicite :

*Il a été appelé par Dieu pontife à la similitude de Melchisédech. (Hébr. 1, 10.* Il est connu aux sages que cela appartient à son humanité et non à sa divinité. En effet, Dieu le Verbe n'offre pas de sacrifice à Dieu le Père, car il a dit : *Tout ce qu'a le Père est à moi, et : Moi et le Père, nous sommes un...* L'apôtre Paul nous a révélé et expliqué que le sacerdoce appartient *ad hominem Domini nostri*, non à sa divinité : *Il s'est offert sans tache à Dieu, et : Il s'est offert une fois, et : Il a immolé en lui-même les péchés [de beaucoup].* Donc sont conservées les propriétés des deux natures, de celui qui est perfectionné et de celui qui perfectionne, du temple détruit et de celui qui le ressuscite, de celui qui s'offre sans tache et de celui à qui il s'offre, c'est-à-dire la forme de Dieu et la forme du serviteur (2).

On aura sans peine remarqué la dernière distinction, celui qui s'offre, l'homme, et celui à qui il s'offre, le Verbe.

II. — *L'Eucharistie* est assez longuement expliquée. Nous avons signalé déjà la pensée de Babaï sur la sanctification des oblats par le Saint-Esprit à l'invocation du prêtre, et cité un passage qui intéresse par sa précision la question de l'épiclesse. Nous n'avons plus à nous occuper ici que de l'effet de cette sanctification. Et là, Babaï reflète la pensée de Nestorius (3) sans, du reste, jamais le citer, non plus que pour l'Incarnation. Comme lui, il nie la transsubstantiation du pain et du vin au corps et au sang du Sauveur.

Parmi les noms de l'Économie, Babaï insère celui de Pain et l'explique ainsi : « Il a été appelé Pain pour deux raisons : d'abord, parce qu'il vivifie et sustente, ensuite parce que dans le pain il a livré les mystères saints qui sont la *figure (typus)* de son corps et de son sang et le mémorial de sa mort. » (4) Une figure, est-ce à cela que se réduit l'Eucharistie pour Babaï? On le croirait à voir le capharnaïsme qu'il prête à ses adversaires. Après avoir cité d'eux cette parole : « Vous confessez que vous prenez, non le

(1) P. 175, l. 17-21.

(2) P. 99, l. 3-21.

(3) Cf. M. JUGIE, *op. cit.*, p. 252 sq.

(4) *De unione*, p. 130, l. 13-21.

corps et le sang d'un Dieu, mais [seulement] le corps et le sang d'un homme », il se récrie et repousse aussi bien ceci que cela.

O iniques! Certainement Dieu est esprit infini et lumière de lumière, mais il n'est pas corps selon sa nature. Dis-moi: Ceci « le corps de Dieu », comment le confessez-vous? Comme si vous mangiez la nature de Dieu, ou à cause de l'honneur du corps pour commémorer la Passion de l'archétype, qui est l'*homo Domini nostri*, alors que ce pain est, par la vertu et la propitiation, un seul corps du Fils de Dieu à cause de la descente sanctifiante de l'Esprit-Saint? Donc, vous ne mangez pas la nature de Dieu, ô fous! Comment cela pourrait-il se faire? Car ce pain est pain selon sa nature, [et] par la sanctification de l'Esprit-Saint, il est corps figuratif (*corpus typicum*) de ce corps du Seigneur qui est dans le ciel unitivement, et il est pour nous un seul corps, en un nom, une sanctification et vertu qui garde. Selon la nature, c'est du pain; par la vertu propitiatoire et sanctifiante qu'il a acquise par la descente de l'Esprit-Saint, c'est un seul corps du Christ. Donc, ô iniques, ce n'est pas ce corps du Seigneur qui est dans le ciel que nous rompons et immolons sur l'autel, car celui-ci a été rompu une fois sur la croix et est entré dans sa gloire (1).

Dans la citation qui précède, on a remarqué que l'auteur affirme l'unité du corps du Christ entre le pain de l'autel et le corps ressuscité qui est au ciel, mais ce n'est point une unité vraie, car le pain demeure dans sa nature et il est là figure du corps véritable du Christ. L'unité est dans l'effet, à savoir la sanctification accordée à celui qui participe au sacrement. « Ce que nous prenons, ajoute-t-il quelques lignes plus loin, ce n'est pas son corps selon sa nature, mais la commémoration de sa Passion et la consolation pour notre accroissement dans sa vérité et notre préservation de tous maux. Et [ce que nous prenons] nous apporte mystiquement, toutes les fois que nous le regardons avec une foi qui n'hésite pas et un amour ardent et que nous l'embrassons et que nous le recevons dans une communion vivifiante en un seul esprit comme son archétype, [nous apporte] tout ce que son archétype nous donnera, lorsqu'il se révélera du haut du ciel: la vie, la joie et la pleine rémission de nos péchés. » (2)

Voici un dernier texte, entre tant d'autres, car ici on a l'embarras du choix, qui résume bien la pensée de Babaï sur l'Eucharistie:

Selon la nature, le pain qui est placé sur l'autel et rompu est de froment; par la prière et la supplication du prêtre et la descente du Saint-Esprit, il reçoit la vertu et devient le corps de Notre-Seigneur selon la vertu et la propitiation et la rémission des péchés, et il est un corps avec le corps du Seigneur, qui est dans

1 P. 229, l. 16-34.

2 P. 230, l. 1-9.

le ciel, par l'union, non par la nature, mais le pain, *conservé dans sa nature, est corps par union, et le corps, demeurant dans sa nature, est pain par l'union.*

On ne peut être plus formel pour nier la transsubstantiation. Absolument rien n'est changé au pain par la descente du Saint-Esprit : c'est toujours du pain de froment qui est sur l'autel, mais ce pain reçoit la qualité de figure du vrai corps du Christ, et si le fidèle le regarde comme le vrai corps du Christ, il en recevra les mêmes effets. De cette union du pain et du corps résulte de la sorte un seul corps, un seul pain, car le pain est corps par son rapport au corps, et le corps est le pain par son rapport au pain. Ce rapport du pain et du corps dans l'Eucharistie sert fréquemment de comparaison à Babaï pour expliquer le mystère de l'union. Comme on le voit, elle confirme d'une manière frappante la dualité des êtres en Jésus-Christ. Comme à l'autel, le pain, demeurant pain, n'est un corps avec la chair du Christ qu'en figure, et selon la vertu et la propitiation attachées à cette qualité de figure, ainsi l'*homo Domini* et le Verbe ne sont un seul Fils que parce que l'un est l'image et prend le personnage de l'autre qui daigne le lui rendre. « Le corps du Christ, qui est au ciel, est humain selon la nature; mais *assomptivement*, par la descente du Saint-Esprit, le pain consacré aussi est un seul corps, et il n'y a qu'un corps, et une vertu, et une propitiation, et il n'y a pas deux corps. » (1) C'est le même terme, comme on le voit, qui sert de part et d'autre à marquer l'échange des noms respectifs.

Les textes que nous avons cités écartent manifestement et d'une manière absolue le mystère de la transsubstantiation. Ils n'excluent point d'une manière aussi claire la présence réelle, bien qu'à la vérité cette négation semble, au premier abord, ressortir de quelques-uns. La présence réelle correspond mieux, du reste, à l'analogie que Babaï établit avec l'Incarnation où les deux natures-hypostases sont présentes l'une à l'autre (2).

III. — Sur la *procession du Saint-Esprit*, notre auteur semble devancer l'opposition faite plus tard par les Grecs au *Filioque*. A chaque fois qu'il parle de la procession du Saint-Esprit, il ne mentionne jamais que le Père. Cela, toutefois, ne suffirait pas à nous livrer sa pensée sur ce point. Un texte formel énonce que le Saint-Esprit « procède du Père seul » (3). Que cela

(1) P. 124, l. 14-19.

(2) Cf. LAMY, *De Syrorum fide et disciplina in re eucharistica*. Louvain, 1859. p. 14-15.

(3) *De unione*, p. 25, l. 6.

soit dit à l'adresse des cyrilliens, cela ressort de l'injure que parmi tant d'autres Babaï jette au célèbre Docteur d'Alexandrie : *nothus Macedonii*. Macédonius niait la divinité du Saint-Esprit et faisait de lui une créature du Père et du Fils. C'est cette erreur que Babaï veut voir chez saint Cyrille enseignant la procession du Saint-Esprit du Père et du Fils. Il est quelque peu piquant de voir reprocher aux orthodoxes d'alors au sujet de la procession du Saint-Esprit ce que les « orthodoxes » d'aujourd'hui présentent comme une nouveauté dogmatique de l'Église romaine.

Nous avons déjà suffisamment exposé, à propos des notions de nature, de personne et d'hypostase, la conception que Babaï se fait de la Trinité. Nous n'y revenons pas.

IV. — Au sujet de la *primauté romaine*, un texte surtout est à retenir, celui où l'auteur rattache l'institution du souverain sacerdoce dans l'Église à ces paroles : *Pasce oves meas* (1). Il faudrait savoir au juste ce que notre théologien entend par « souverain sacerdoce » qui peut exprimer aussi bien la plénitude de l'épiscopat que l'autorité souveraine dans l'Église. Le célèbre texte : *Tu es Petrus*, est entendu de la foi de Pierre, ou mieux de la foi de l'Église professée par Pierre (2). Quant aux sentiments de Babaï sur le siège de Rome, on n'en peut rien savoir. On le voit seulement louer « l'admirable Léon » (3) d'avoir écrasé l'erreur d'Eutychès. Faut-il voir là une approbation du célèbre tome et du concile de Chalcédoine ? On sait que les nestoriens du VI<sup>e</sup> siècle prétendaient tirer à eux ces autorités. En tout cas, si notre théologien a accepté le tome de Léon et l'ὄρος de Chalcédoine, il a dû tout imprégner de sa mentalité, et sinon rejeter le terme d'« unique hypostase », du moins l'interpréter dans un sens impropre, comme il faisait, du reste, toutes les fois qu'il rencontrait cette expression ou de semblables chez les Pères antérieurs. L'éloignement géographique et la situation des chrétiens de Perse au sein d'un empire hostile leur rendait difficile la communication avec le reste du monde chrétien. Cet isolement physique entretint les divergences intellectuelles qui les séparaient de l'orthodoxie, et les excuse en grande partie d'être restés durant de longs siècles hors de l'Église qui a les promesses de la vie éternelle.

V. GRUMEL.

(1) P. 174, l. 11-17.

(2) P. 3 et 4; cf. p. 220.

(3) P. 61, l. 34-35.